

SANCHEZ Léa
Classe de Seconde I

ANTHOLOGIE.

THEMATIQUE DE LA NATURE

Le loup criait

Le loup criait sous les feuilles
En crachant les belles plumes
De son repas de volailles :
Comme lui je me consume.

Les salades, les fruits
N'attendent que la cueillette ;
Mais l'araignée de la haie
Ne mange que des violettes.

Que je dorme ! que je bouille
Aux autels de Salomon.
Le bouillon court sur la rouille,
Et se mêle au Cédron.

Arthur Rimbaud

J'ai choisi ce tableau pour ce poème car il a des éléments identiques aux vers écrits. On peut lire dans le premier vers : « Le loup » qui apparaît sur le tableau, au neuvième vers : « Que je dorme » qui le montre par le loup dort, au premier vers : « Sous les feuilles » comme au cinquième vers : « Les salades, les fruits » que l'on peut imaginer grâce aux couleurs de l'arrière-plan du tableau.



Franz Marc *Renard bleu noir* 1911

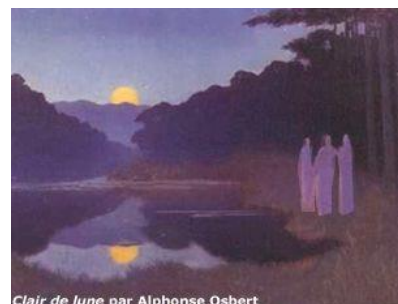
Entends comme brame

Entends comme brame
près des acacias
en avril la rame
viride du pois !

Dans sa vapeur nette,
vers Phoebé ! tu vois
s'agiter la tête
de saints d'autrefois...

Loin des claires meules
des caps, des beaux toits,
ces chers Anciens veulent
ce philtre sournois...

Or ni fériale
ni astrale ! n'est
la brume qu'exhale
ce nocturne effet.



Clair de lune par Alphonse Osbert

Alphonse Osbert *Clair de lune* 1909

Néanmoins ils restent,
- Sicile, Allemagne,
dans ce brouillard triste
et blêmi, justement !

Arthur Rimbaud

J'ai choisi ce tableau pour ce poème car il a des éléments identiques aux vers écrits. On peut lire dans le seizième vers : « nocturne » qui représente la nuit, au vers dix-neuf : « brouillard » que l'on voit à l'arrière-plan et au vers onze : « ces chers Anciens » représentant les trois personnages à droite du tableau.

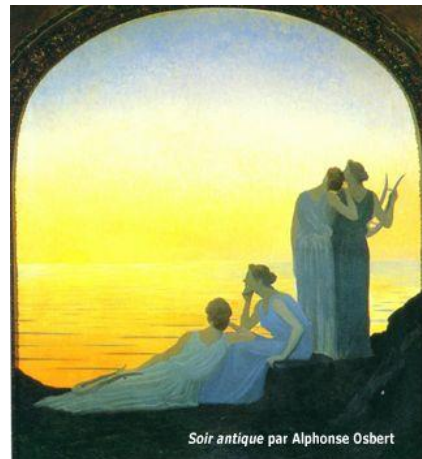
L'Eternité

Elle est retrouvée.
Quoi ? - L'Eternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil.
Ame sentinelle,
Murmurons l'aveu
De la nuit si nulle
Et du jour en feu.
Des humains suffrages,
Des communs élans
Là tu te dégages
Et voles selon.
Puisque de vous seules,
Braises de satin,
Le Devoir s'exhale
Sans qu'on dise : enfin.
Là pas d'espérance,
Nul orietur.
Science avec patience,
Le supplice est sûr.
Elle est retrouvée.
Quoi ? - L'Eternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil.

Arthur Rimbaud

J'ai choisi ce tableau pour ce poème car il a des éléments identiques aux vers écrits. On peut lire aux vers trois et quatre ainsi qu'aux deux derniers vers : « C'est la mer allée / avec le soleil » on le constate par rapport au reflet du soleil sur la mer, au vers sept : « nuit si nulle » par rapport au peu de couleur sombre qu'il y a à l'arrière-plan, au vers huit : « jour en feu » toujours par rapport au reflet du soleil sur la mer et enfin au vers neuf : « humains suffrages » représenté par quatre femmes.

Tête de faune



Alphonse Osbert *Soir antique* 1908

Dans la feuillée, écrin vert taché d'or,
 Dans la feuillée incertaine et fleurie
 De fleurs splendides où le baiser dort,
 Vif et crevant l'exquise broderie,
 Un faune effaré montre ses deux yeux
 Et mord les fleurs rouges de ses dents blanches.
 Brunie et sanglante ainsi qu'un vin vieux,
 Sa lèvre éclate en rires sous les branches.
 Et quand il a fui - tel qu'un écureuil -
 Son rire tremble encore à chaque feuille,
 Et l'on voit épeuré par un bouvreuil
 Le Baiser d'or du Bois, qui se recueille.

Arthur Rimbaud

J'ai choisi ce tableau pour ce poème car il a des éléments identiques aux vers écrits. On peut lire au premier et deuxième vers : « Dans la feuillée, écrin vert taché d'or / Dans la feuillée, incertaine et fleurie » représenté dans le tableau dans la verdure, au cinquième vers : « un faune » que l'on voit du côté droit du tableau avec un écureuil que l'on reconnaît au vers neuf : « tel qu'un écureuil ».

Sensation

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
 Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
 Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
 Je laisserai le vent baigner ma tête nue.
 Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
 Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
 Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
 Par la Nature, - heureux comme avec une femme.

Arthur Rimbaud

J'ai choisi ce tableau pour ce poème car il a des éléments identiques aux vers écrits. On peut lire au premier vers : « les soirs bleus d'été » qui sont représentés par le ciel bleu, ainsi qu'au premier et deuxième vers : « j'irai dans les sentiers / Picoté par les blés, fouler l'herbe menue » que l'on voit par le paysage puis l'avant-dernier vers : « Et j'irai loin, bien loin » représenté par le long chemin. »

La Rivière de Cassis

La Rivière de Cassis roule ignorée
 En des vaux étranges :
 La voix de cent corbeaux l'accompagne, vraie
 Et bonne voix d'anges :
 Avec les grands mouvements des sapinais
 Quand plusieurs vents plongent.
 Tout roule avec des mystères révoltants
 De campagnes d'anciens temps ;
 De donjons visités, de parcs importants :



Marianne Stokes *Faune nourrissant un écureuil* 1855-1927



C'est en ces bords qu'on entend
Les passions mortes des chevaliers errants :
Mais que salubre est le vent !
Que le piéton regarde à ces claires-voies :
Il ira plus courageux.
Soldats des forêts que le Seigneur envoie,
Chers corbeaux délicieux !
Faites fuir d'ici le paysan matois
Qui trinqué d'un moignon vieux.

Arthur Rimbaud

J'ai choisi ce tableau pour ce poème car il a des éléments identiques aux vers écrits. On peut lire au premier vers : « Rivière de Cassis » que l'on peut voir en bas de l'image, au troisième vers : « cent corbeaux » dessinés depuis le donjon jusqu'au chevalier, au vers neuf : « de donjons visités » représentés à l'arrière-plan ainsi qu'au onzième vers : « des chevaliers errants » qu'on peut apercevoir du côté droit de l'image.

Patience

Aux branches claires des tilleuls
Meurt un maladif hallali.
Mais des chansons spirituelles
Voltigent partout les groseilles.
Que notre sang rie en nos veines,
Voici s'enchevêtrer les vignes.
Le ciel est joli comme un ange,
Azur et Onde communient.
Je sors ! Si un rayon me blesse,
Je succomberai sur la mousse.
Qu'on patiente et qu'on s'ennuie,
C'est si simple !... Fi de ces peines !
Je veux que l'été dramatique
Me lie à son char de fortune.
Que par toi beaucoup, ô Nature,
— Ah ! moins nul et moins seul ! je meure.
Au lieu que les bergers, c'est drôle,
Meurent à peu près par le monde.
Je veux bien que les saisons m'usent.
À toi, Nature ! je me rends,
Et ma faim et toute ma soif ;
Et, s'il te plaît, nourris, abreuve.
Rien de rien ne m'illusionne ;
C'est rire aux parents qu'au soleil ;
Mais moi je ne veux rire à rien,
Et libre soit cette infortune.

Arthur Rimbaud

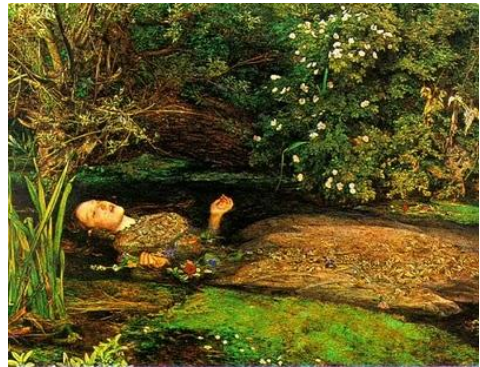


J'ai choisi ce tableau pour ce poème car il a des éléments identiques aux vers écrits. On peut lire au premier vers : « aux branches claires de tilleuls » représentant la branche de tilleuls de milieu du tableau, au troisième vers : « des chansons spirituelles » que l'on peut imaginer par la danse des personnages, on peut penser qu'ils chantent en dansant et enfin au neuvième vers : « Je sors » que l'on peut conclure par la présence des personnages couchés en dehors du cercle fait autour de la branche.

Ophélie

I

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélia flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...
– On entend dans les bois lointains des hallalis.
Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir;
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir.
Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.
Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :
– Un chant mystérieux tombe des astres d'or.



II

Ô pâle Ophélia ! belle comme la neige !
Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté !
– C'est que les vents tombant des grands monts de Norwège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté;
C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure,
A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits;
Que ton cœur écoutait le chant de la Nature
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits;
C'est que la voix des mers folles, immense râle,
Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ;
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !
Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre folle !
Tu te fondais à lui comme une neige au feu :
Tes grandes visions étrangeaient ta parole
– Et l'infini terrible effara ton oeil bleu !

III

– Et le poète dit qu'aux rayons des étoiles
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis,
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,
La blanche Ophélia flotter, comme un grand lys.

Arthur Rimbaud

J'ai choisi ce tableau pour ce poème car il a des éléments identiques aux vers écrits. On peut lire au deuxième et sixième vers la présence d'une femme blanche qui passe sur un long fleuve noir comme un fantôme, on y conclut que la femme représenté au tableau est bien le sujet et qu'elle est bien morte (par le terme « fantôme »), on peut aussi lire au deuxième vers de la deuxième partie : « Oui, tu mourus » ce qui approuve que la femme est bien morte.

Ô saisons, ô châteaux

Aussi appelé Bonheur
Ô saisons, ô châteaux,
Quelle âme est sans défauts ?
Ô saisons, ô châteaux,
J'ai fait la magique étude
Du Bonheur, que nul n'élude.
Ô vive lui, chaque fois
Que chante son coq gaulois.
Mais ! je n'aurai plus d'envie,
Il s'est chargé de ma vie.
Ce Charme ! il prit âme et corps,
Et dispersa tous efforts.
Que comprendre à ma parole ?
Il fait qu'elle fuie et vole !
Ô saisons, ô châteaux !
Et, si le malheur m'entraîne,
Sa disgrâce m'est certaine.
Il faut que son dédain, las !
Me livre au plus prompt trépas !
- Ô Saisons, ô Châteaux !



Arthur Rimbaud

J'ai choisi ce tableau pour ce poème car il a des éléments identiques aux vers écrits. On peut lire au vers deux, quatre, quinze et vingt : « châteaux » ce qui correspond au château au fond du tableau.

Mémoire

I
L'eau claire ; comme le sel des larmes d'enfance,
l'assaut au soleil des blancheurs des corps de femmes ;
la soie, en foule et de lys pur, des oriflammes
sous les murs dont quelque pucelle eut la défense ;
l'ébat des anges ; — Non... le courant d'or en marche,
meut ses bras, noirs, et lourds, et frais surtout, d'herbe. Elle
sombre, avant le Ciel bleu pour ciel-de-lit, appelle de l'arche.



Ferdinand Hodler *Le lac de Thoune et le glacier de Stockhorn* 1913

II

Eh ! l'humide carreau tend ses bouillons limpides !
L'eau meuble d'or pâle et sans fond les couches prêtes.
Les robes vertes et déteintes des fillettes
font les saules, d'où sautent les oiseaux sans brides.
Plus pure qu'un louis, jaune et chaude paupière,
le souci d'eau — ta foi conjugale, ô l'Épouse ! —
au midi prompt, de son terne miroir, jalouse
au ciel gris de chaleur la Sphère rose et chère.

III

Madame se tient trop debout dans la prairie
prochaine où neigent les fils du travail ; l'ombrelle
aux doigts ; foulant l'ombelle ; trop fière pour elle
des enfants lisant dans la verdure fleurie
leur livre de maroquin rouge ! Hélas, Lui, comme
mille anges blancs qui se séparent sur la route,
s'éloigne par-delà la montagne ! Elle, toute
froide, et noire, court ! après le départ de l'homme !

IV

Regret des bras épais et jeunes d'herbe pure !
Or des lunes d'avril au cœur du saint lit ! Joie
des chantiers riverains à l'abandon, en proie
aux soirs d'août qui faisaient germer ces pourritures !
Qu'elle pleure à présent sous les remparts ! l'haleine
des peupliers d'en haut est pour la seule brise.
Puis, c'est la nappe, sans reflets, sans source, grise :
un vieux, dragueur, dans sa barque immobile, peine.

V

Jouet de cet oeil d'eau morne, je n'y puis prendre,
ô canot immobile ! oh ! bras trop courts ! ni l'une
ni l'autre fleur : ni la jaune qui m'importune,
là ; ni la bleue, amie à l'eau couleur de cendre.
Ah ! la poudre des saules qu'une aile secoue !
Les roses des roseaux dès longtemps dévorées !
Mon canot, toujours fixe ; et sa chaîne tirée
au fond de cet oeil d'eau sans bords, — à quelle boue ?

Arthur Rimbaud

J'ai choisi ce tableau pour ce poème car il y a des éléments identiques aux vers écrits. On peut lire au premier vers de la première partie : « eau clair », on peut aussi lire dans la troisième partie au vers deux : « où neigent » et au vers sept : « la montagne ». Tous ces éléments font partis du tableau.